NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 Nº 9 1935

Abyssinie

ARTHUR

p. 897 - 919

https://www.nrt.be/fr/articles/abyssinie-3488

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ABYSSINIE

Tous les regards se tournent en ce moment vers l'Abyssinie, contrainte de défendre par les armes son indépendance nationale. L'unanimité avec laquelle les représentants responsables des nations l'ont déclarée victime d'une agression injuste a attiré sur elle l'intérêt universel. Cet intérêt se double pour nous, catholiques, du fait de la courageuse fidélité des Abyssins au Christianisme, malgré les déviations que l'isolement a causées dans leurs croyances et leurs pratiques. Faire connaître la situation religieuse du peuple abyssin, raconter les efforts remarquables de l'apostolat catholique dans ce pays schismatique, tel est le but de cet article. Son Excellence Monseigneur Hinsley, archevêque de Westminster, ancien Délégué Apostolique en Afrique orientale anglaise, nous a autorisés à présenter en langue française à nos lecteurs cette étude composée par lui pour le numéro d'octobre de la Dublin Review. *Qu'il nous permette de lui en exprimer ici notre respectueuse reconnaissance. La traduction a été faite par le Père De Bil, S. I.*

N. d. l. R.

L'Abyssinie, le mystérieux royaume éthiopien du prêtre Jean (1), est de la plus grande importance, tant par l'histoire de son passé que par le rôle qu'elle semble appelée à jouer dans l'évolution future de l'Afrique. Je fus amené à m'y intéresser lors de mon séjour au Kenya, dont la frontière nord touche à l'Abyssinie. Plus d'une fois il en fut question au siège de la Délégation à Mombasa. On nous sonda sur la possibilité d'établir un poste de mission à Marsabit, avant-poste anglais sur les

(1) Cfr *Catholic Dictionary :* « Prester John ». Les Portugais croyaient que ce mythique roi-prêtre était africain. Ils le cherchaient le long de la côte

confins de l'Abyssinie. De temps en temps arrivait la nouvelle de razzias de bétail et d'escarmouches où les sauvages Gallas et Caffas d'au-delà la frontière jouaient un rôle. D'autres informations recueillies à Khartoum et sur les rives du Nil bleu, qui rejoint le Nil blanc au-dessous de cette ville et sort du lac Tsana et des montagnes d'Abyssinie, vinrent encore exciter mon intérêt. J'ai visité les champs de coton qui ont fait fleurir le désert au sud de Khartoum grâce aux canaux d'irrigation aménagés par les Anglais au moyen de leur grand barrage de Sennar sur le Nil bleu. Dans une grande courbe de la rivière, j'ai pu y voir les tas de débris et les briques éparpillées qui marquaient la position d'une cité détruite : Saba. Était-ce la capitale de la reine de Saba ?

Une visite à Jérusalem et la vue de la chapelle éthiopienne derrière le Saint-Sépulcre et du quartier abyssin accrurent encore cet intérêt. M. H. V. Morton dans son livre récent, *Sur les pas du Maître*, donne la description suivante des Abyssins à Jérusalem : « Quand je montai sur le toit de la chapelle de Sainte-Hélène, je découvris ce que je considère comme un des spectacles les plus originaux de Jérusalem : un monastère de moines nègres. Quelques-uns d'entre eux étaient assis en plein soleil; d'autres accroupis sur leurs talons en vrai style africain. Près d'eux se dressaient leurs huttes, de construction primitive, avec leurs toits en terre battue. Cela me rappelait un village africain dans une exposition. Sur le toit près du monastère se trouve la chapelle, édifice si petit qu'il peut à peine contenir les

orientale, et Vasco de Gama emportait des lettres pour lui. Ils crurent l'avoir trouvé en Abyssinie. COULBEAUX, *Histoire politique et religieuse d'Abyssinie*, dit que le nom de prêtre Jean était dû à une interprétation erronée des termes dont se servaient les Abyssins lorsqu'ils en appelaient à leur roi : « Abiét! Djan'hoï ». Abiet (ab = père) et (biet = maison). Ab ou Abba traduit fort bien le mot français abbé; de là le sens de prêtre. « Djan », juge, arbitre souverain. « hoï » signe du vocatif; d'où « O mon juge! O sire! O majesté! » « Abiet » a été traduit par prêtre et « Djan » par Jean. Djan est un qualificatif dont est formé le nom de plusieurs rois. Ils sont censés recevoir l'ordination sacerdotale au jour de leur sacre. Il existe une lettre du pape Alexandre III au Prêtre Jean d'Abyssinie lui accordant une église à Jérusalem et à Rome (Coulbeaux, l. c., I, pp. 258-261).

prêtres et leurs assistants, tandis que les moines, et le public qui voudrait assister au service, doivent se tenir sur les marches. Les Abyssins sont les plus étranges et en un sens les plus intéressants de toutes les communautés exotiques qui vénèrent le Christ en Terre-Sainte ».

Ceux que les rites étranges et les coutumes de ces peuples feraient sourire doivent se rappeler, comme le dit M. Morton, que les Abyssins étaient chrétiens bien longtemps avant nos ancêtres.

Le Père J.-B. Coulbeaux, Lazariste, qui séjourna pendant trente ans en Éthiopie, a publié en 1930 une *Histoire politique et religieuse de l'Abyssinie* en trois volumes. Cet ouvrage fut revisé à Addis-Abeba par son confrère et collaborateur, le P. Baeteman, qui en surveilla l'édition après la mort de l'auteur. Cœur d'apôtre, le P. Coulbeaux sut apprécier la valeur des travaux de ses prédécesseurs dans ce champ d'apostolat, et ses sympathies pour le peuple éthiopien ont survécu à son exil. Son esprit de devoir l'exposa aux persécutions, à la prison et à de tragiques aventures. Trouvant un officier italien, prisonnier après Adoua, épuisé par le poids de ses chaînes, le missionnaire les porta à sa place pendant de longs mois. Il fut aussi un homme d'étude, parlait plusieurs langues indigènes et connaissait à fond le Ge'ez, la langue de l'église et de la littérature (1). Il publia beaucoup d'ouvrages que Ménélik lisait avec

(1) La langue liturgique est l'éthiopien proprement dit ou Ge 'ez i. e. lesâna ge 'ez « langue des hommes libres ». Le mot ge 'ez signifie littéralement « errant » et fut usité plus tard comme désignation officielle des « errants » ou peuple libre (cfr DILLMANN et BEZOLD, *Ethiopic Grammar;* trad. angl. Crichton, 2e édit., p. 3). L'idiome appartient au groupe sémitique méridional et est apparenté à l'arabe, quoiqu'il se rapproche encore plus de la langue des inscriptions sabéennes ou himyaritiques trouvées dans l'Arabie méridionale. Plusieurs des termes usuels se rapprochent plus de l'assyrien ou de l'hébreu que de l'arabe. Cet éthiopien ou Ge 'ez n'est plus en usage, mais on ignore depuis quand. Il fut remplacé par l'amharique comme langue courante, mais fut encore usité comme langue littéraire. Actuellement il n'est plus employé que dans la liturgie et n'est plus même parfaitement compris par nombre de prêtres. L'amharique et ses dérivés, le Tigré et le Tigrinya, l'ont complètement supplanté. Pour cette note et les détails sur la liturgie et le dogme cfr Dr J. M. T. BARTON, *Thought*, Déc. 1933.

admiration et édita une revision critique du Missel éthiopien.

Une pareille œuvre, basée sur la science et une longue expérience, permet de redresser bien des erreurs colportées par des livres qui abritent sous des prétentions scientifiques une grande ignorance ou un état d'esprit lamentablement superficiel. Que dire d'auteurs qui ne connaissent, en fait de missions abyssines, que celle des anciens jésuites portugais et qui prétendent que tout l'apostolat chrétien dans l'Afrique Orientale se réduit à l'œuvre du Dr Kraft et de sa femme? On a même suggéré que les Éthiopiens sont « instinctivement protestants » et qu'ils se rencontrent avec les Luthériens dans leur antipapisme et leur doctrine sur les sacrements. L'histoire objective et documentée, telle que la présente le P. Coulbeaux, renvoie définitivement toutes ces affirmations au royaume de la fable. La chrétienté abyssine, malgré son schisme profondément ancré, professe non pas la foi de Luther mais celle de l'Église catholique. Son schisme même confond les novateurs du XVIe siècle. Séparée de l'Église catholique depuis 1500 ans, l'église abyssine a gardé le dépôt de la foi et les rites du christianisme primitif. Leur nationalisme aigu peut les avoir écartés du pape, mais, tout comme les Jacobites d'Antioche et d'Alexandrie, ils ont reconnu, même malgré eux, d'après leurs documents authentiques, la suprématie du Patriarche de Rome, successeur de saint Pierre. « L'apôtre Pierre était le chef des apôtres et le vicaire du Seigneur dans la ville de Rome; il a juridiction sur tous les docteurs du monde, sur tous les patriarches et sur tous les évêques. ... Le successeur de saint Pierre sur le siège de Rome est le souverain pasteur et juge de toutes les parties de l'Église du Christ ».

De grossiers abus se sont sans aucun doute glissés dans la pratique des sacrements; il n'en est pas moins vrai que, chez ce peuple si longtemps isolé, la doctrine est restée celle du temps de leur apôtre, saint Frumentius. Ils croient à l'efficacité du baptême, des paroles de la consécration, au sacrement et au pouvoir d'ordre. Malgré tous les écarts de la pratique et leur négligence à se soumettre au rite du mariage religieux, ils

admettent que les conjoints qui consacrent leur union par la communion sacramentelle contractent un mariage indissoluble. D'ailleurs le rituel éthiopien contient les rites et les cérémonies des sept sacrements. A travers toutes les négligences et toutes les variations pratiques, ils ont gardé la foi dans la nature et les effets des sacrements.

Leur dévotion à la Sainte Vierge et aux Saints est très grande. Une tradition populaire rapporte que l'empire éthiopien était un fief offert par le Christ à sa mère, qui fut accepté par elle comme dîme pour l'univers. Son nom figure dans toutes leurs hymnes, dans tous leurs services religieux; l'année liturgique compte trente-trois fêtes en son honneur (1). Leurs dictons populaires même témoignent de leur dévotion à Marie. Tous ces aspects, toutes ces traces de la foi catholique montrent que l'église éthiopienne porte la marque du roc d'où elle fut, il y a bien longtemps, violemment arrachée. Il faut reconnaître que, malgré toutes ses déficiences dans la pratique, la religion authentique de l'Éthiopie n'a aucun caractère protestant.

On fait d'ordinaire, bien que la chose ne soit pas certaine, dériver le nom d'Éthiopie du grec αἴθω (je brûle) et ὤψ (visage); la traduction littérale du mot « éthiopiens » serait donc « gens au visage brûlé ». L'appellation « Éthiopiens » doit être préférée

(1) Les fêtes et les jeûnes du calendrier éthiopien sont nombreux. Comme les Coptes et les autres Orientaux, les Éthiopiens jeûnent, l'année durant, le mercredi et le vendredi à l'exception du temps pascal (50 jours) où le jeûne est défendu. Les jeûnes actuellement observés sont le Carême, précédé de celui d'Héraclius, qui dure une semaine; le jeûne des Ninivites (3 jours); de l'Avent (40 jours); celui des apôtres qui se termine à la fête des saints apôtres Pierre et Paul; les vigiles de l'Assomption, de Noël et de l'Épiphanie. Pendant l'Avent, le jeûne des Ninivites et celui des apôtres et de l'Assomption, le jeûne est prolongé jusqu'à none; dans les autres jeûnes il oblige jusqu'à la fin de la journée.

Leurs fêtes comprennent neuf fêtes principales en l'honneur de Notre-Seigneur; et, outre les trente-trois fêtes de la Vierge déjà mentionnées, de nombreuses fêtes locales en son honneur, douze fêtes de saint Michel (le 12 de chaque mois) et trois de saint Gabriel. Étant donné leurs attaches avec l'Ancien Testament, il n'est pas étonnant que nombre de saints de l'époque patriarcale et mosaïque aient leur place dans le calendrier.

à celle d'Abyssins qui à l'origine était un terme méprisant dérivé de l'arabe habas (mêlé), par allusion au mélange de races et de couleurs des peuplades éthiopiennes. L'aire de diffusion des églises éthiopiennes correspond à l'Abyssinie moderne, la Suisse africaine, un haut plateau d'une élévation moyenne de 7000 pieds, située au sud-est de l'Égypte, de la Nubie et du Soudan. Les limites de l'empire éthiopien ont pourtant varié dans le cours des siècles et il embrassait une étendue bien plus grande que l'Éthiopie actuelle. A en juger d'après leur langage, les habitants sont, en partie du moins, d'origine sémitique, leurs ancêtres ont émigré, avant l'ère chrétienne, du sud de l'Arabie, ont soumis les tribus aborigènes et se sont établis au sud de la deuxième cataracte.

Le type éthiopien est de teint très foncé, presque noir, prognathe et dolichocéphale, « les cheveux noirs crépus, des dents proéminentes, le nez large et aplati, les lèvres fortes et lippues, une barbe clairsemée » (1). La population s'élève à cinq ou six millions et ne forme un bloc homogène ni du point de vue racique, ni du point de vue religieux, bien que le noyau en soit éthiopien et chrétien. Le souverain en est le négus, c'est-à-dire le Negûshâ Nagasht za' Ityôpyâ, roi des rois d'Éthiopie. Il prétend descendre de Salomon par la reine de Saba. En fait la lignée de Salomon fut interrompue pendant une période de cent ou cent-cinquante ans, jusqu'à ce que Yekuno Amlak rétablit la lignée vers 1270 et prit le titre de roi des rois. Une nouvelle interruption eut lieu en 1855 lorsque le roi de Amhara vainquit ses rivaux et se proclama roi d'Éthiopie. C'est le fameux Theodoros II qui régna de 1855 à 1868 et se suicida après la prise de Magdala par les forces britanniques sous les ordres de Lord Napier. Le négus actuel Hailé-Sélassié, l'ancien régent Ras Tafari, fut couronné avec grande solennité en novembre 1929. C'est à cette occasion qu'une députation pontificale fut envoyée en Abyssinie sous la présidence de l'archevêque (actuellement cardinal) Marchetti-Selvaggio.

(1) FUNK A. WAGNALL 's, *New Standard Dictionary*, éd. 1919, s. v. Ethiopia.

Le chef de l'église éthiopienne est le métropolite d'Abyssinie qui porte le nom d'Abouna (notre père) ou aussi Abbâ Sâlâma (père de la paix). C'est toujours un moine copte pris dans la communauté du monastère de Saint-Antoine près du golfe de Suez et consacré par le patriarche d'Alexandrie. Il est pratiquement la source de l'ordre et de la consécration dans l'Église, puisque seul il a le pouvoir de sacrer des évêques, d'ordonner des prêtres, d'oindre le négus lors de son couronnement, de dispenser des vœux et d'exercer le pouvoir ordinaire de juridiction. Jusqu'en ces derniers temps il n'avait pas de suffragants, mais, en 1929, à la suite de négociations entreprises par le Ras Tafari, cinq Éthiopiens ont reçu la consécration épiscopale. Ce ne sont pas des Ordinaires dans le sens technique, mais des évêques auxiliaires qui vivent avec le métropolite et exécutent ses ordres. Un des inconvénients du système actuel est que Abouna est un étranger, dont la langue est l'arabe et la langue liturgique (jusqu'à son élection) est le copte.

Le second dignitaire dans l'église éthiopienne est l'*echagé*, le chef de tous les moines du grand ordre de Dobra Leibânos et qui réside à Gonder. Comme il est indigène et parle l'Amharique, son influence à la cour tend parfois à dépasser celle d'Abouna. L'autre grand ordre religieux est celui d'Ewostâtêwos, qui n'a pas de supérieur général.

Les couvents portent le nom de *Daber* (montagne), parce qu'ils sont en général établis sur les hauteurs (1). Chaque monastère est gouverné par un komos ou abbé. La prise d'habit se fait en trois temps : la réception du kenât ou ceinture; l'imposition du qob ou coiffure; enfin la collation du scapulaire qui porte 12 croix rappelant les douze pierres précieuses du pectoral du grand-prêtre juif (2). La science qu'on trouve dans l'église éthiopienne est confinée dans les

(1) Cfr M. HERBERT WELD-BLUNDELL, *The royal chronicle of Abyssinia*, p. 507.

(2) Cfr GUIDI, art., *Abyssinie* dans *Dict. d'hist. et de géog. eccles.* 1, col. 226.

monastères et, comme partout en Orient, les moines forment l'aristocratie du clergé éthiopien. Le niveau du clergé séculier n'est pas élevé. Point de formation ecclésiastique, ordinations en masse sans examens ni certificats d'aptitude. Le prêtre est d'ordinaire marié, mais le mariage, soit premier soit second, n'est pas permis après l'ordination. Il comprend deux catégories : les dabtarâ ou clercs laïques chargés de la musique liturgique et de l'enseignement dans les écoles, et les clercs ecclésiastiques dans les ordres. A part le kamelaukion qui remplace le tarbouche copte ou fez, leur costume ressemble beaucoup au costume copte.

Les églises, au moins actuellement, sont d'ordinaire de forme ronde, bien que les ruines d'églises anciennes (à Saba, Aksoum, Adoulis, etc.) soient du type basilical à triple nef. Elles sont divisées en trois compartiments : le kenê mohlêt pour les chantres; le keddest pour les communiants ordinaires; et le Makdas où communient le roi et les prêtres (1). Dans les grandes églises des villes principales il y a un office quotidien, préludé par le chant des psaumes, ou tout au moins les dimanches et jours de fête, les mercredis et vendredis; dans les églises de village l'office n'est célébré que les dimanches et jours de fête. Les églises fort nombreuses (2) sont misérablement bâties en terre et couvertes de chaume. Parfois, comme pour la grande église à Jérusalem, l'édifice est en pierre. Sur l'autel se trouve l'objet mystérieux qui porte le nom de tâbôt, terme éthiopien pour désigner l'arche d'alliance, l'arche de Noé, et, dans le culte actuel, le tabernacle ou coffre où est déposée la pierre d'autel (tabhlithâ) (3). D'après la légende rapportée dans le Kebra Nagasti ou Gloire des rois, œuvre datant du XIII^e siècle, qui vise à prouver la descendance salomonique des

(1) Cfr GUIDI, *art. cit.*, col. 226; WELD-BLUNDELL, o. c., p. 519-520.

(2) FORTESCUE, *The lesser Eastern Churches*, n. 7, dit avoir entendu qu'il y en a plus de six milles en Abyssinie.

(3) Cfr DILLMANN, *Lexicon linguae Aethiopicae*, p. 560 et le glossaire des termes techniques dans F. E. BRIGHTMAN, *Liturgies Eastern a. Western*, Oxford, 1896, p. 589.

rois d'Éthiopie, l'arche d'alliance aurait été rapportée du temple de Jérusalem par Baina-Lehkem, fils de Salomon et de la reine de Saba et placée dans l'église métropolitaine d'Aksoum. La tâbôt ne contient certainement pas la Sainte Réserve, car l'église éthiopienne actuellement ne connaît pas cet usage. On trouve des peintures dans les églises mais point de statues. L'image du Christ crucifié est peinte, non sculptée.

La liturgie est étroitement apparentée à la liturgie grecque de saint Marc et à la liturgie copte de saint Cyrille. L'ordo communis reste immuable, mais on ne compte pas moins de seize anaphores, dont celle des apôtres est la plus usitée. La fonction tout entière porte le nom de Keddâsê, bien que cette dénomination s'applique aussi à l'anaphore seule. Après la préparation des vases sacrés et l'offrande du pain et du vin, a lieu l'Enarxis ou prélude, pendant laquelle le diacre récite de longues et belles litanies propres à ce rite, tandis que les fidèles répondent KîrâlâYeson à chaque invocation. Pendant la messe des catéchumènes, on lit quatre leçons du Nouveau Testament, empruntées respectivement aux épîtres de saint Paul, aux épîtres catholiques, aux actes des apôtres et aux évangiles. Après quoi les catéchumènes sont renvoyés par la formule : « Partez, catéchumènes ». La messe des fidèles suit avec des prières et le lavabo, et l'anaphore débute par le Dominus vobiscum, Gratias agamus, Sursum corda, en langue éthiopienne. La grande Intercession se trouve au milieu de la préface. Les paroles de l'institution sont récitées, puis vient l'épiclèse qui débute par ces mots : « Maintenant donc, Seigneur, commémorant sa mort et sa résurrection, nous vous confessons et nous vous offrons ce pain et cette coupe, vous rendant grâces; en outre vous nous avez réunis pour nous tenir devant vous et vous servir comme prêtres. Nous vous prions, Seigneur, et vous supplions de daigner envoyer le Saint-Esprit et la puissance sur ce pain et sur cette coupe... Qu'il les transforme dans le corps et le sang de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ à jamais... (1)

(1) BRIGHTMAN, *o. c.*, p. 233.

Après l'épiclèse, chant du pater, l' « intinction » et la commuion sous les deux espèces, puis une action de grâces, un second pater; la bénédiction du prêtre et le renvoi par le diacre : « allez en paix ».

Il n'est pas possible de résumer exactement les croyances dogmatiques des Éthiopiens. Leur eschatologie est apparentée à celle des Jacobites, vu qu'ils croient que jusqu'au jugement dernier les âmes des justes sont au paradis terrestre, tandis que celles des méchants sont dispersées un peu partout, même sur la mer. Tous n'ont pas une foi bien orthodoxe quant an dogme de l'enfer. La doctrine du purgatoire ne semble guère considérée, bien qu'il y ait partout des prières pour les morts. Leur christologie est monophysite; mais il y a plusieurs nuances d'opinion qui se rapprochent plus ou moins du véritable eutychianisme, en tant qu'tl se distingue du monophysme verbal (1).

Les principales écoles, en cette matière, sont connues sous le nom d'Unionistes, Onctionistes, et de Kârrâ Hâymânot « foi du Couteau ». Les sept sacrement sont admis, mais pas tous administrés. Le baptême est conféré par triple immersion et est souvent retardé de quarante ou quatre-vingts jours, d'après le principe de la purification légale juive. La confirmation n'est plus administrée à cause de la difficulté de se procurer les saintes huiles. L'eucharistie est distribuée sous les deux espèces; le pain est levé et le vin est une infusion de raisins. La pénitence est pratiquée par tous à l'article de la mort; en dehors de ce cas, il n'y a pas de règle déterminée. La forme de l'absolution est déprécatoire. Les saints ordres conférés par Abouna sont pratiquement réduits au diaconat et à la prêtrise. Une curieuse coutume faisait conférer le diaconat aux rois lors de leur couronnement, afin de leur attribuer le privilège de siéger dans le Makdas ou sanctuaire. Le mariage n'a souvent lieu qu'après

(1) Au sujet de cette distinction, cfr art. du P. JUGIE, *D. Th. C.*, x, col. 2217.

une cohabitation de plusieurs années; avant cela, l'union est purement civile et n'est pas considérée comme indissoluble. On n'administre plus l'extrême-onction.

Le christianisme éthiopien offre deux curieuses particularités: certaines coutumes juives et l'élargissement du canon des Écritures.

Ils pratiquent la circoncision (et la clitoridectomie); observent les jours de purification avant le baptême; la distinction entre aliments purs et impurs; sanctifient le samedi comme le dimanche et attachent une grande importance aux pèlerinages à Jérusalem. Cela trahit sans aucun doute la difficulté pour ce peuple primitif de faire la distinction entre les deux alliances. Leur canon des Écritures englobe, outre tous les livres du canon de Trente, le livre d'Hénoch, le livre des Jubilés, le pasteur d'Hermas (1), etc. Nombreuses furent sans doute les influences juives et chrétiennes qui disposèrent le peuple à la réception de la foi.

Il y a de sérieuses raisons de croire que le premier apôtre du pays fut saint Frumentius que les Abyssins appellent Abbâ Sâlâma « père de la paix » (2) et plus souvent encore « l'illuminateur ». Sacré évêque par saint Athanase, il fut envoyé prêcher l'évangile et organiser la hiérarchie en Éthiopie vers le milieu du IVe siècle. Il baptisa les deux rois frères Ababa et Athsaba, et grâce à leur appui évangélisa le peuple et inaugura l'âge d'or de l'église éthiopienne. Du royaume des montagnes, la lumière de l'évangile se répandit au loin sur les côtes africaines de la mer Rouge et de l'océan indien. Vasco de Gama, à la fin du IVe siècle, trouva, le long de ces côtes, des chrétiens qui se disaient abyssins et qui gardaient les traditions de l'apôtre d'Éthiopie. Les disciples et les successeurs de saint Frumentius avaient prêché la foi jusqu'en Mozambique. Dépendante du patriarche d'Égypte, l'Abyssinie fut ravagée elle aussi par l'hérésie et reçut la mort d'où lui était venue la vie. Elle se vit infliger, d'après l'arbitraire des empereurs de Constantinople et

(1) Cfr article du Dr Barton, l. c.

(2) Ce titre est encore porté par le métropolite d'Aksoum.

le caprice des patriarches d'Alexandrie, tantôt telle erreur tantôt une autre. Plus tard ce fut même le caliphe, le maître musulman d'Alexandrie, qui décida du choix de ses pasteurs. L'isolement du pays à la suite du déluge musulman acheva de ruiner et de bouleverser la religion. Du VII^e^ au XVI^e^ siècle, l'Abyssinie se vit totalement coupée de Rome et de l'Occident; mais les bastions de ses montagnes arrêtèrent l'invasion musulmane.

Rome ne cessa jamais pourtant ses tentatives pour sauver ce peuple des discordes intestines et de la désunion. La tradition a gardé la dévotion aux « neuf saints romains » qui, en qualité de catholiques (1), furent envoyés pour redresser la foi, comme le rapportent les vieilles chroniques, qui bâtirent des églises et des monastères portant encore leurs noms. Vers le milieu du XIII^e^ siècle, un catholique syrien fut sacré évêque par le patriarche de Jérusalem et envoyé de par l'autorité du Saint-Siège en Éthiopie avec la qualité de vicaire apostolique. Il y fut rejoint par un groupe de missionnaires dominicains. Le mouvement de retour vers Rome, débutant par l'empereur lui-même, s'étendit largement. La persécution éclata sous l'empereur suivant; le vicaire apostolique fut brutalement expulsé et les missionnaires dominicains massacrés avec leurs convertis. Les schismatiques eux-mêmes vénèrent encore les reliques de ces martyrs dans les églises paroissiales autour de Neebi, où les pères avaient vécu et avaient été mis à mort. Dans la deuxième décade du XV^e^ siècle, huit dominicains et leur évêque bâtissaient derechef des églises et recrutaient un clergé indigène. Cette fois encore la persécution arrêta leur labeur apostolique. Le P. Coulbeaux nous parle des ruines d'une église, sous laquelle il vit des catacombes où de longues files de squelettes étaient alignées; c'est une preuve de la multitude des catholiques qui périrent dans cette persécution (2); celle-ci anéantit ce nouvel effort de Rome pour ramener le pays à l'unité de la foi. Des Abyssins prirent part au concile de Florence (1438-1445), convoqué par

(1) Leur catholicisme est quelque peu mis en doute.
(2) L'exposé de Coulbeaux est contesté par quelques autorités.

Eugène IV pour la réunion de l'Occident et de l'Orient et pour ramener tous les peuples séparés au centre de l'Église. Un des panneaux de la grande porte de bronze, à l'entrée de Saint-Pierre, représente l'arrivée à Florence des députés abyssins au concile. L'un d'entre eux, un moine, put, sans accroc à la vérité, vanter son pays de n'avoir jamais succombé ni aux séductions ni à la violence de l'Islam. Les prérogatives du pape furent dûment reconnues par les représentants de l'Abyssinie. Dans toute cette occurrence, l'empereur se montra désireux d'assurer la réunion de son empire au siège apostolique, centre de la chrétienté, et de s'associer à la ligue politique qui aurait uni l'Orient et l'Occident contre les Turcs. Tous finirent par accepter nettement la primauté de saint Pierre et de ses successeurs. Malheureusement des intrigues politiques et la violence rendirent inopérants les décrets du concile, acceptés si sincèrement et si solennellement. Les envoyés de l'Abyssinie, qui apportaient à leur peuple l'heureuse nouvelle de la réunion, furent livrés, lors de leur passage par l'Égypte, aux Coptes schismastiques et au caliphe et mis à mort. L'Abyssinie, par suite de son asservissement religieux à l'Égypte, fut maintenue dans la désunion par la force ou la ruse. Le peuple pouvait abandonner extérieurement Rome; dans son for intérieur il continua à la vénérer et Rome ne cessa pas de s'intéresser à lui.

A la fin du xv^e^ siècle, le pape chargea le général des Frères-Mineurs d'envoyer de ses sujets d'élite en Abyssinie. Leur mission échoua parce qu'ils n'avaient pas d'évêque avec eux et parce que les Grecs excitèrent les animosités sectaires contre les Latins.

L'époque des grandes découvertes s'ouvrait. Les Portugais, sur l'initiative du roi Henri le Navigateur et encouragés par une bulle de « donation apostolique », doublèrent le Cap, découvrirent la route des Indes et portèrent leur attention sur l'empire du prêtre Jean. Nous ne pouvons traiter ici des relations diplomatiques de la reine mère Hélène avec Lisbonne et Rome, ni de son rêve de voir « cette vermine d'infidèles maures balayée de la face de la terre » et les ennemis de la foi anéantis sous les

coups combinés de la flotte portugaise et des armées éthiopiennes, son rêve de détruire La Mecque et Médine, de conquérir l'empire du Levant, de délivrer Jérusalem par l'alliance portugo-éthiopienne; nous ne pouvons traiter des forces portugaises en Abyssinie, de leurs succès partiels et de leur désastre final.

Pendant cette période, les jésuites multiplièrent leurs tentatives pour conquérir le pays au Christ. Saint Ignace offrit à Jules III de partir lui-même pour l'Éthiopie. Finalement, en 1555, trois évêques de la Compagnie et dix pères furent envoyés. Reçus d'abord avec faveur, ils purent jeter les fondements d'une mission et prêcher sans obstacle. Bientôt les intrigues de la nouvelle reine-mère et de ses partisans indisposèrent l'empereur contre le P. Oviedo, qui avait été reconnu comme métropolite, et contre la mission catholique. La jalousie de la cour, qui redoutait l'ambition portugaise, obligea les pères à se confiner dans le silence et la prière et à travailler à la conversion du peuple par la seule pratique de la charité apostolique. Les intrigues, les révolutions et les guerres perpétuelles ne purent empêcher le grand progrès de la mission. Oviedo mourut en 1577; les autres missionnaires disparurent les uns après les autres et il ne resta plus que le père Lobo qui mourut en 1597. Les deux principaux postes de mission établis par les jésuites, Dembia et Fremona, semblent être restés quelques années sans pasteur. Un prêtre de Goa vint à Fremona, déguisé en fakir, et assista pendant quelque temps les catholiques, jusqu'à l'arrivée du P. Paez en 1603.

Un nouvel espoir de progrès de la foi se leva. Paez était un homme de capacité extraordinaire et un grand apôtre. Son souvenir vit encore en Abyssinie et « les savants de Gonder, même les plus anti-romains, en parlent encore avec admiration ». Il était du type de saint François-Xavier et convertit presque seul la plus grande partie du pays. Il ajouta à ses autres mérites celui d'avoir découvert les sources du Nil bleu, dont il a fixé dans le détail la situation dans son histoire d'Abyssinie. Un certain Bruce, pour sa propre glorification et

par haine des jésuites, essaya plus tard de lui dérober cette gloire (1). L'année 1622 vit le couronnement de l'œuvre de Paez et la fin de ses labeurs. L'empereur Susenyos (1605-1632) abjura le monophysisme et proclama sa conversion à la foi romaine. Cette même année plus de 120.000 Abyssins furent baptisés, reçurent les sacrements de pénitence et de l'eucharistie. Paez pouvait chanter son Nunc dimittis. Il mourut en mai de cette année dans la splendide mission qu'il avait fondée près du lac Tsana. L'acte officiel de la réunion avec Rome eut lieu en 1628, lorsqu'un jésuite portugais Alphonse Mendez arriva en Abyssinie avec un renfort de dix-huit missionnaires. Les jésuites Paez, Mendez, Almeida, Lobo rassemblèrent les matériaux qui permirent au père Tellez d'écrire la première histoire d'Ethiopie.

Le triomphe de la foi catholique se changea bientôt en une cruelle agonie. Ce n'est pas dans le domaine du dogme, mais dans la sphère de la morale qu'il faut chercher la cause de cette prompte répudiation de l'acte de réunion : la rigueur des lois de l'Église catholique ne pouvait manquer de déplaire à un peuple habitué au relâchement disciplinaire toléré par les Coptes. Malgré tous les avertissements, Susenyos lui-même pensait pouvoir, comme descendant de Salomon, se payer « les privilèges » de son ancêtre. Il faut avouer pourtant que les mesures coercitives prises par Susenyos contre les schismatiques, et que les jésuites appuyèrent plus ou moins, tout en étant conformes à la mentalité abyssine et aux mœurs du temps, étaient inexcusables aux yeux de l'Église et devant le tribunal de la civilisation chrétienne. Le zèle indiscret entraîna bientôt son propre châtiment et les zélotes en furent les malheureuses victimes. Fasilidès qui avait juré fidélité à Rome avec son père et toute la cour était à peine monté sur le trône qu'il inaugura une violente persécution contre les catholiques en 1640.

Il nous faut mentionner, en rapport avec les événements précédents, un nom qui, de nos jours encore, prolonge son

(1) Cfr COULBEAUX, *o. c.*, p. 200-201.

influence néfaste : Peter Heyling de Leipzig. Il semble avoir été aussi habile que peu scrupuleux. Luthérien, il affecta la foi catholique et entra chez les Augustins pour observer les agissements des catholiques. Ensuite il s'insinua dans les bonnes grâces des Coptes en professant publiquement leur doctrine et en se laissant circoncire. Sur la foi de lettres de recommandation de leur patriarche, il s'assura la faveur de l'empereur anticatholique d'Abyssinie Fasilidès. Il n'avait pas besoin de tant de ruses; ses talents suffisaient pour l'accréditer auprès des Éthiopiens ennemis de Rome et auprès de l'ignorant Abouna. Son habileté comme médecin, ses talents linguistiques, sa finesse diplomatique et son empressement à adopter la religion de la Cour lui gagnèrent bientôt de la faveur, des honneurs et des richesses. C'est lui qui amena l'empereur à extirper les derniers vestiges du catholicisme et même à publier un édit défendant sous peine de mort l'entrée de l'Abyssinie aux Européens. Son assurance trop grande de la faveur de l'empereur et sa confiance en ses richesses causèrent sa perte. Il se mit à attaquer les rites abyssins, en particulier le culte de la sainte Vierge et des Saints. Il fut forcé de quitter le royaume, comblé de richesses et d'esclaves par son impérial patron, et de se rendre à Suakim où le pacha l'accusa de piraterie : « Je me souviens, lui dit-il, vous avoir vu il y a peu d'années habillé comme un pauvre moine et vous rentrez maintenant chargé de trésors ». Heyling fut jeté en prison et décapité en 1647. Son influence néfaste pesa longtemps sur le pays. Il avait attisé les querelles doctrinales qui mirent les partis aux prises dans une lutte qui dure encore. Il avait obtenu le décret royal qui soumettait tout prêtre catholique tentant de pénétrer en Abyssinie à une justice sommaire et à la mort par pendaison, décret qui demeura en vigueur jusqu'à l'arrivée du bienheureux Justin de Jacobis en 1838.

Aux jésuites portugais succédèrent d'autres missionnaires prêts à affronter les dangers et la mort pour répondre à l'appel des catholiques abyssins privés de leurs pasteurs. Le P. Coulbeaux énumère les efforts tentés, dans une sainte rivalité, par diffé-

rents ordres religieux de plusieurs nationalités pour maintenir en vie la foi catholique en Éthiopie. Les frères-mineurs du Caire, avec le P. Antoine de Virgoletta comme préfet apostolique, avaient déjà en 1633 été officiellement désignés par la Propagande pour reprendre la mission d'Abyssinie. Le P. de Virgoletta mourut à Suakim en 1643 et eut comme successeur le P. Antonio de Pescopagno. En 1645, un carme, le P. Wurmers, familiarisé avec la langue éthiopienne, fut nommé vicaire apostolique, mais il mourut la même année. En 1650, le P. Antoine d'Andrade, Abyssin de naissance qui avait achevé ses études à Rome, fut à son tour désigné pour ce poste, quand la nouvelle du massacre de trois franciscains sur l'ordre du pacha de Suakim arrêta l'affaire. L'empereur Fasilidès avait envoyé une ambassade au pacha avec l'injonction : « Envoyez-moi les missionnaires ou tuez-les ». Il fut obéi et ses ambassadeurs lui rapportèrent les têtes des trois franciscains. Cette nouvelle amena la création d'une procure au Caire pour que les missionnaires désignés pour l'Abyssinie pussent s'y préparer à leur tâche. En 1671, le P. d'Andrade et deux autres franciscains arrivèrent à Massaoua, mais furent massacrés. D'autres tentatives, dont le détail nous est inconnu, furent encore faites, mais toutes échouèrent. Le zèle des franciscains italiens du Caire était stimulé par les épreuves et les dangers et par les nouvelles de martyres. En 1694 le P. François-Marie de Salome et un groupe de missionnaires pénétrèrent dans le pays, y furent suivis par d'autres, de sorte qu'ils purent y fonder des postes partant de leur centre : Achuim. De 1698 à 1705 se place la tentative des jésuites français pour reconquérir le terrain que leurs confrères avaient arrosé de leur sueur et de leur sang. Elle se termine par des trahisons de la part des Turcs et autres ennemis et le massacre des missionnaires. Nous savons que le P. Joseph Brèvedent, S.I. passa trois années à la cour de l'empereur Yassou, qui le dépêcha à Rome avec une lettre au pape. Il amena avec lui sept jeunes Éthiopiens que l'empereur lui-même envoyait dans la Cité éternelle pour y être instruits dans la foi catholique.

En 1711 un nouveau préfet apostolique, le P. Liberato, réussit avec deux compagnons à atteindre Gonder, où l'empereur Yostos les reçut en septembre 1712. L'un d'entre eux fut envoyé au pape avec une lettre de l'empereur, qui sollicitait l'envoi d'un corps de troupe de 5.000 hommes afin de l'appuyer contre ses ennemis! Dans l'intervalle une nouvelle persécution se déchaîna et le successeur de Yostos, Daouit III, cita tous les missionnaires qu'on put trouver devant son tribunal, les somma d'abjurer et sur leur refus les laissa lapider par la foule. On connaît le nom de trois capucins français qui souffrirent le martyre. Les franciscains italiens ne se découragèrent pas et en 1725 le P. Antoine de Rivarolo, avec deux compagnons, réussit à pénétrer en Abyssinie; mais faits prisonniers ils furent réduits en esclavage à Socotora. La tentative du P. Remedia de Bohême en 1751 ne réussit pas mieux. Bien accueilli par l'empereur, il dut fuir devant la fureur du peuple; un de ses compagnons demeura caché dans la capitale jusqu'au 8 mai 1754. Enfin en 1790 Rome envoya encore le P. Michel-Ange de Fricarico ovec un Éthiopien, élève à la Propagande et consacré évêque d'Adoulis, Mgr Tobie-Georges Ghebré-Exiavier. Ils pénétrèrent jusqu'à la capitale, furent bien reçus à la cour, mais leur entreprise se termina comme les précédentes : malmenés, brutalisés, ils durent s'enfuir et revinrent au Caire en octobre 1794. Avec Ignace Ballerini, massacré en 1797, se terminent ces tentatives héroïques. Pendant deux cents ans après la mission des jésuites portugais, la foi et la pratique catholiques furent maintenues en vie dans ce pays au prix de tous les sacrifices, jusqu'aux premières décades du XIX^e^ siècle; alors les lazaristes parurent en Abyssinie sous le bienheureux Justin de Jacobis et les capucins sous le futur cardinal Massaia.

Comme Coulbeaux l'observe, l'Abyssinie a pu abandonner Rome, mais Rome n'a jamais abandonné l'Abyssinie. Parlant de cette période, un protestant écrit : « On trouve des missionnaires martyrs sur tous les champs d'apostolat — Japon, Chine, Indes, Asie Mineure, Arménie, Éthiopie, Amérique du Nord et Amérique du Sud. Au Japon seul plus d'un millier de missionnaires

appartenant aux ordres de Saint-François, de Saint-Dominique, de Saint-Augustin et à la Compagnie de Jésus, et plus de deux cent mille convertis moururent pour la foi. Une association connue sous le nom de Confraternité des Martyrs fut créée pour raffermir ceux qui à toute heure étaient exposés à une mort cruelle, en leur enseignant à regarder le martyre comme la joie suprême sur cette terre ». Le même auteur écrit que l'apôtre catholique avait comme devise : « Qui devient missionnaire l'est à jamais »; sa vocation embrassait toute sa vie, il mourait à son poste, même s'il ne trouvait pas le martyre. Ils étaient martyrisés avec leurs néophytes quand Dieu le voulait ainsi. On ne pourra jamais compter le nombre de chrétiens qui furent tués pour la foi en Abyssinie.

Les révolutions et les guerres du début du XIX^e^ siècle, les persécutions de l'Église et la tyrannie du Césarisme ralentirent l'effort missionnaire en Abyssinie comme ailleurs. L'histoire nous hâte vers le milieu de ce siècle de désordre. Dès que la situation de l'Abyssinie et de l'Europe ouvrit de nouveau la carrière à l'héroïsme, plusieurs noms célèbres de pionniers de l'apostolat catholique se détachent sur l'histoire des missions éthiopiennes. Le bienheureux Justin de Jacobis, lazariste, débuta comme missionnaire en 1838 et mourut en 1860 sur le champ d'apostolat. Ses travaux, ses souffrances et sa captivité furent la continuation des labeurs et des sacrifices que s'imposèrent les missionnaires deux siècles durant pour arracher l'Abyssinie au schisme et à l'anarchie. Après sa captivité, sur la route de l'exil, de Jacobis mourut et fut enseveli en un endroit solitaire dans le désert sablonneux du pays qu'il avait si bien servi. La lumière qu'il avait aidé à rallumer ne s'éteignit pas, car il laissa derrière lui un beau groupe de prêtres indigènes et douze mille catholiques baptisés. Des Éthiopiens de toute croyance le proclamaient un saint et sa cause de béatification, introduite à Rome en 1904, vient d'être heureusement clôturée (juillet 1935).

Un converti de ce grand missionnaire, Abba Ghebré-Michael, béatifié le 30 octobre 1926, mérite lui aussi de prendre place

parmi les apôtres. Il fut un grand confesseur de la foi et peut être appelé un des plus glorieux martyrs de l'Afrique. Moine célèbre par sa science, caractère ferme et droit qui cherchait la vérité de toutes ses forces, il lutta pendant six mois en des discussions quotidiennes avec de Jacobis, pour résoudre ses doutes; une fois convaincu, il brava les lois du persécuteur et se proclama catholique. On le chargea immédiatement de chaînes; l'intervention d'un ami le sauva pour un temps. Il était à Gonder en 1854 avec de Jacobis, quand la mission fut cernée par une bande armée et les catholiques enchaînés et traînés en prison. Ghebré-Michael, cruellement bâtonné, préluda ainsi à un martyre qui dura treize mois. Une prison infecte, la privation de toute nourriture, les promesses, de terribles menaces, la bastonnade, tout fut tenté pour l'amener à renier sa foi. Sous la révolte de l'opinion publique, il fut enfin cité devant le tribunal épiscopal et envoyé aux prisons royales. Amené devant l'empereur Theodoros (Kassa) il fut condamné à être flagellé jusqu'à ce qu'il se soumît à ses ordonnances religieuses. Douze soldats se relayèrent pour le frapper avec une cravache en crins de girafe : les bourreaux se fatiguèrent avant la victime qui leur reprocha de se lasser. La flagellation durait depuis deux heures. L'empereur ordonna de poursuivre. Des témoins oculaires ont déposé que lorsque Abba Ghebré-Michael se releva, par un prodige, son corps ne portait plus une seule trace des coups qu'il venait de recevoir. Theodoros le condamna alors à être fusillé, mais l'intervention du consul anglais Plowden fit commuer la sentence en détention à perpétuité. Le martyre du noble confesseur continua, car il fut traîné à la suite de Théodoros dans sa désastreuse campagne où la famine et le choléra décimèrent les troupes. Épuisé par tant d'horribles souffrances, le martyr succomba au choléra et mourut au pied d'un arbre le 28 août 1855.

Guillaume Massaia, un capucin italien, plus tard cardinal, fut un autre grand pionnier de l'apostolat durant cette période. Ce fut lui qui consacra de Jacobis comme évêque d'Abyssinie érigée en vicariat apostolique confié aux lazaristes en 1846.

Lui-même partit comme vicaire apostolique au pays des Gallas, qui forma une nouvelle circonscription ecclésiastique. Obligé de voyager sous le déguisement d'un marchand, épié et pourchassé par les séides du cruel et odieux Abouna, tantôt accueilli par une populace en délire, souvent enchaîné et condamné à mort, il réussit toujours à échapper. Il mena cette vie de dangers et de fatigues pendant 35 ans dans la haute Éthiopie, à part un court répit durant un voyage en France et en Angleterre (1853), où il sut intéresser Napoléon III et la reine Victoria à sa mission. A son retour il composa un dictionnaire Galla, traduisit la Bible et fit de nombreuses conversions. Il s'était préparé à sa vie de missionnaire en suivant un cours de médecine qui lui rendit grand service : pendant une épidémie de petite vérole, il vaccina jusqu'à cent personnes par jour. A la longue il tomba entre les mains de l'anticatholique Theodoros et fut jeté en prison. Sa patience lui gagna l'estime de ses ennemis, mais il fut cruellement banni en 1879 et dirigé vers le Soudan, alors sillonné par les bandes de rebelles et de brigands et infecté par la peste. Il atteignit la fournaise de Khartoum qui avait été fatale à ces autres grands pionniers, les PP. Ryllo et Giusto da Urbino, et l'évêque Comboni de la mission de l'Afrique centrale. Il survécut pourtant et s'éteignit paisiblement dans sa modeste cellule de capucin à Frascati, âgé de 80 ans. Sa tombe à Frascati est vénérée par de nombreux pèlerins et par les missions diplomatiques qui arrivent d'Éthiopie à Rome. Comme de Jacobis en Abyssinie, ses travaux dans le pays des Gallas furent couronnés de succès et il y laissa plus de 10.000 catholiques.

Mgr Jarosseau, vicaire apostolique de Galla, un capucin, est lui aussi une grande figure parmi les pionniers de la mission abyssine au XIX^e^ siècle. En 1931 il célébra le cinquantenaire de son arrivée à Keila en Somalie britannique et de son voyage de 26 jours à dos de chameau, vers Harrar, ville éthiopienne alors sous la domination musulmane. Il a travaillé pendant un demi-siècle dans cette région ardue et y continue son labeur. Il **a beaucoup souffert, a vu souffrir ses frères, mais ni l'amertume,**

ni le pessimisme n'ont eu de prise sur lui. Son amour pour les Éthiopiens est inextinguible et il croit que toute leur animosité contre l'Église catholique est due aux intrigues et aux ruses perfides déployées dans le passé pour les ancrer dans l'erreur. Actuellement l'Éthiopie est divisée en quatre territoires ecclésiastiques (1) : le vicariat d'Abyssinie créé en 1894 et confié aux capucins, c'est l'Érythrée actuelle; la préfecture de Djibouti sous les lazaristes français; le vicariat de Galla fondé en 1846 où travaillent les Capucins français. La quatrième subdivision est la préfecture apostolique de Caffa au sud-ouest de l'Éthiopie, confiée en 1913 aux missionnaires italiens de la Consolata de Turin. L'avènement de Hailé-Sélassié I semble ouvrir des perspectives plus rassurantes pour la foi. Dans sa jeunesse, le négus eut comme précepteur un lazariste qui, dit-on, pendant une tempête sur le lac Tsana sauva la vie de son pupille au prix de sa propre existence. En retour le négus a tout naturellement protégé les missions catholiques. Ainsi il s'est sans cesse montré bienveillant à l'égard de Mgr Jarosseau et lui a permis

(1) Cfr *Guida delle Missione Cattoliche*, 1934, pp. 217-220, etc.

1. L'Erythrée. En 1869 la compagnie Rubattino acquit un petit territoire dans la baie d'Assab. Le gouvernement italien le racheta et envoya en 1882 ses premières troupes en Erythrée. Il y a actuellement en Erythrée 4000 catholiques européens qui, dit la Guida, dans la pratique ne se montrent parfois pas à la hauteur de la vie chrétienne. A la suite de l'accroissement considérable du nombre de prêtres indigènes, le Saint-Siège décida la création d'une hiérarchie indigène et nomma en 1930 Mgr Chidone-Maryam Cassa Ordinaire des catholiques éthiopiens de rite oriental en Erythrée. La plupart des élèves du collège éthiopien sont de cette région; toutefois il y en a aussi quelques-uns des autres régions de l'Abyssinie (pour le moment il y en a trois sur 21 du pays du négus). Les catholiques sous la juridiction de Mgr Cassà et de son clergé indigène sont 28.000. Les catholiques d'Erythrée sous le vicaire apostolique d'Abyssinie sont environ 7.000 et sont desservis par des prêtres italiens. Ces derniers appartiennent au rite latin. Si je ne me trompe, Mgr Cassà est le seul évêque catholique indigène du continent africain. Il y a des orphelinats et des écoles dans tous les postes. L'école des arts et métiers de Sanganeiti, l'école d'imprimerie à Asmara et l'Institut pour les gens de couleur sont de la plus grande importance. La population totale est de 621.786 (rec. 1921).

2. L'Ethiopie ou l'Ayssinie proprement dite : population mêlée de Chamites et de Sémites : 5.500.000. Il ne faut pas confondre l'Ethiopie

de bâtir une cathédrale à Addis-Abbeba. Des marques de bon vouloir si manifestes à l'égard du catholicisme font naître de l'espoir, mais il n'y a aucun doute que le retour à l'union avec Rome sera malaisé tant que l'église éthiopienne n'obtiendra pas une réelle liberté d'action dans tout le pays, par la rupture des liens qui l'enchaînent au patriarche copte d'Alexandrie.

A Rome même, dans l'enceinte de la cité vaticane, on trouve un monument éternel de la sollicitude des papes pour l'Éthiopie. Déjà peut-être, du temps d'Alexandre III (1170), l'église et le couvent de saint Étienne des Maures, derrière l'abside de Saint-Pierre, avaient été affectés à l'usage des moines et des pèlerins d'Abyssinie. Ces bâtiments furent plus tard occupés par les Trinitaires, mais ils ont été rendus aux Éthiopiens par Benoît XV. Plus récemment encore, Pie XI a fait réédifier et agrandir le collège éthiopien et restaurer l'église Saint-Étienne, et montré par là au monde entier son affection pour ses enfants égarés d'Abyssinie et son intérêt paternel pour leur bien spirituel.

† ARTHUR
Archevêque de Westminster.

ancienne, qui entra si souvent en conflit avec les Pharaons d'Égypte, avec l'empire du Négus. Le vicariat apostolique d'Ethiopie dépend de la S. Cong. pour les Orientaux. Le nombre exact des catholiques n'est pas donné; ils ne sont que quelques milliers. Outre l'opposition de la population schismatique et hérétique, ils ont à compter avec de perpétuelles difficultés politiques.

3. Galla est un vicariat apostolique sous Mgr Jarosseau, O. M. C. : populat. 4.607.000 hab. dont 10.745 catholiques (stat. juin 1933), 17 prêtres européens, 15 prêtres indigènes, 6 frères européens, et 14 indigènes; 32 sœurs européennes et 29 indigènes constituent le personnel de la mission.

4. Caffa, préf. ap. sous Mgr Luigi Santa de la Consolata de Turin : pop. 2.000.000 d'hab.; 3263 catholiques (stat. juin 1933). Ces deux territoires ecclésiastiques dépendent de la Propagande.

5. Djibouti ou Somalie française préf. apost. sous Mgr Jarosseau, O.M.C., comme administrateur apostolique : pop. (1931) 68.965 hab. dont les 2/3 Somalis, 2992 arabes, quelques éthiopiens, quelques indiens et 628 européens. Les catholiques ne sont que quelques centaines, la majorité est musulmane. Grand séminaire avec 8 élèves; petit séminaire avec 6 élèves; sept écoles primaires avec 188 élèves et quatre écoles secondaires avec 36 élèves, 5 orphelinats avec 114 orphelins, cinq dispensaires et un hôpital.